

Lire, interpréter, actualiser

Une approche de la lecture en classe inspirée des travaux critiques d'Yves Citton



« Tant qu'il existera, par le fait des lois et des mœurs, une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers, et compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine ; tant que les trois problèmes du siècle, la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit, ne seront pas résolus ; tant que, dans de certaines régions, l'asphyxie sociale sera possible ; en d'autres termes, et à un point de vue plus étendu encore, tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles. »

Victor Hugo, *Les Misérables*

« *L'autre jour, je m'amusais, on s'amuse comme on peut, à regarder le programme du concours d'attaché d'administration. Un sadique ou un imbécile, choisissez, avait mis dans le programme d'interroger les concurrents sur la Princesse de Clèves. Je ne sais pas si cela vous est souvent arrivé de demander à la guichetière ce qu'elle pensait de la Princesse de Clèves...»*

Nicolas Sarkozy, 2007 !!!

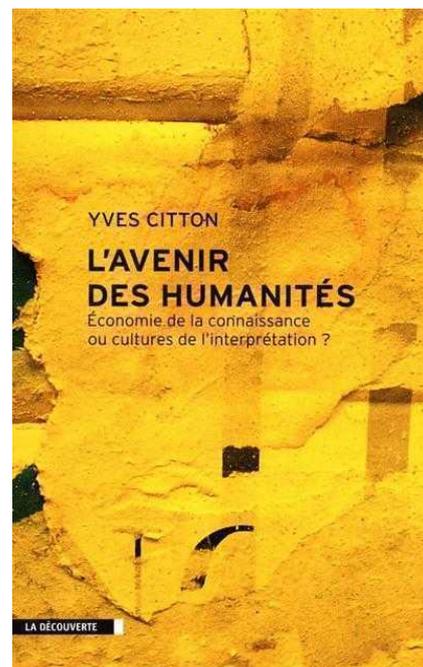
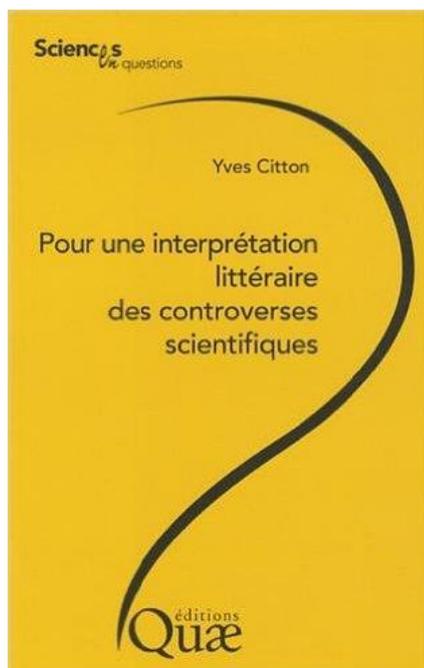
Si, lire *La Princesse de Clèves* peut avoir tout son sens pour questionner les grands problèmes de notre temps, qui sont toujours des problèmes posés à l'homme et à notre humanité. Et cela peut s'entendre en lisant en contexte de lecture et non en contexte de production un tel chef d'œuvre.

Quelques pré-requis à une approche actualisante du texte littéraire...

- Travailler le texte littéraire en se donnant comme horizon son émergence dans le dit du lecteur et son actualité.
- Evoquer ensemble les pratiques qui «permettent d'*actualiser* le texte dans un nouveau contexte, de lui conférer des sens *a posteriori*. »
- Interroger en quoi les pratiques de lecture et d'interprétation, mises en jeu par l'étude de la littérature (ancienne), méritent d'être replacées *en plein cœur* – et non pas dans les marges oisives et négligeables – des dispositifs contemporains de production des richesses.
- S'autoriser à questionner dans quelles limites on peut être légitimé à *chercher dans un texte ce qu'un auteur ne voulait pas (forcément) dire*, mais qui peut néanmoins s'avérer éclairant pour la situation qui est celle de l'interprète. Je lis le *Discours de la servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie, et je «vois» dans le texte de cet écrivain de la Renaissance – comme je vois le pigeon assis sur le balcon d'en face – la description précise de nos divertissements télévisés du début du XXI^e siècle. Ce genre de pratique interprétative – sauvage, barbare – par laquelle un élève identifie un problème propre à son époque dans un texte de littérature ancienne, dont l'auteur ne pouvait évidemment pas avoir en tête un tel sens, fait habituellement l'objet d'une sanction sans appel lors d'un examen: – *Ce que vous dites là est peut-être très intéressant, mais relève du pur anachronisme !*
- Comprendre, valoriser et apprendre à faire fructifier ce type d'«anachronisme» dont se nourrit d'ailleurs la vie même de la littérature.
- Qu'un texte littéraire ne continue à exister que pour autant qu'il *nous parle*, et qu'il ne nous parle que *par rapport à nos pertinences actuelles*, voilà la double évidence sur laquelle s'appuiera la séquence qui suit.
- Poser à nos élèves la question du statut de réalité à la fiction.
- Toujours s'interroger sur comment viser à rendre compte de *la puissance propre de la littérature*, conçue davantage comme *un mode de lecture* que comme une propriété inhérente à un certain groupe de textes.
- Rendre compte des frayages à travers lesquels l'économie des affects dirige aujourd'hui nos investissements de désirs, de peurs, d'envies et d'espoirs? En quoi les processus de lecture et de sélection y jouent un rôle central ? En

tendant de répondre à de telles questions, on sera amené à faire du récit fictionnel un opérateur essentiel dans la formation des «valeurs» autour desquelles se retrouvent et se battent nos sociétés. Les fictions et leurs interprétations littéraires apparaîtront comme un espace unique de négociation des croyances, où peut se construire une culture proprement *collective* – réfléchissant *ensemble* à ses *lectures* – qui déjoue à la fois les dangers d'une croyance rigidement bloquée (intégriste, fondamentaliste) et ceux d'une croyance excessivement labile (désengagée, désolidarisée, «opportuniste»).

- Enfin enjeu « politique » d'une telle approche : c'est en faisant parler la lettre des textes qu'on les met au service de la meilleure cause possible, celle d'une altérité qui enrichit notre perception du réel (et notre capacité d'agir sur lui) ; c'est en goûtant au plaisir propre de la littérature qu'on fait le geste politique le plus significatif, dans des sociétés d'abondance affairées à s'emprisonner dans l'aliénation travailliste/productiviste.



Process pédagogique privilégié ici : Dans le cadre de l'objet d'étude « les philosophes des Lumières et le combat contre les injustices », un professeur propose le corpus suivant.

CORPUS

Texte 1 : *Les Misérables*, Livre deuxième. Victor Hugo (1862)

Texte 2 : « J'accueille un migrant chez moi ! » Propos recueillis par Anaïs Chabalier dans *Le Nouvel Observateur*, 28 juin 2015.

Document : tableaux sur l'origine des migrants en France et les lieux de placement des migrants de la « jungle de Calais » (source Ministère de l'Intérieur).

Son objet est de développer les compétences de ses élèves à identifier ce qui pourrait paraître comme une injustice et d'en parler, en tout cas de créer dans la classe un véritable espace de parole.

Il s'essaye par là-même à suivre les instructions officielles concernant cet objet d'étude et les attentes qui lui sont inhérentes : « Comme tous les objets d'étude du programme, il ne trouve son sens qu'en faisant réfléchir sur le monde d'aujourd'hui, en développant des compétences de lecture, d'écriture et d'entrée dans l'échange oral qui permettront à de futurs citoyens de s'impliquer pleinement dans les débats actuels. Il s'agit de s'appuyer sur la littérature et le passé pour comprendre le monde contemporain et se construire. »

« Cet objet d'étude privilégie donc la mise en relation de textes fondateurs du passé avec des supports actuels. On pourra ainsi faire dialoguer un article de Diderot sur les réfugiés avec le film *Welcome...* »

Stratégie adoptée : une lecture quasi politique et décontextualisée du texte d'Hugo pour permettre aux élèves par effet de rapprochement avec deux supports de 2015/2016 de conduire un débat argumentatif qui tient du dilemme moral : accueillir ou fermer sa porte ?

Production attendue : une participation de chacun à un débat et produire à la suite de ce débat un texte argumenté qui réutilisera les savoirs et points de vue mis en lumière au cours de l'expérience collégiale.

CORPUS

TEXTE 1

La porte s'ouvrit.

Elle s'ouvrit vivement, toute grande, comme si quelqu'un la poussait avec énergie et résolution.

Un homme entra.

Cet homme, nous le connaissons déjà. C'est le voyageur que nous avons vu tout à l'heure errer cherchant un gîte.

Il entra, fit un pas et s'arrêta, laissant la porte ouverte derrière lui. Il avait son sac sur l'épaule, son bâton à la main, une expression rude, hardie, fatiguée et violente dans les yeux. Le feu de la cheminée l'éclairait. Il était hideux. C'était une sinistre apparition.

Madame Magloire n'eut pas même la force de jeter un cri. Elle tressaillit, et resta béante.

Mademoiselle Baptistine se retourna, aperçut l'homme qui entra et se dressa à demi d'effarement ; puis, ramenant peu à peu sa tête vers la cheminée, elle se mit à regarder son frère, et son visage redevint profondément calme et serein.

L'évêque fixait sur l'homme un œil tranquille.

Comme il ouvrait la bouche, sans doute pour demander au nouveau venu ce qu'il désirait, l'homme appuya ses deux mains à la fois sur son bâton, promena ses yeux tour à tour sur le vieillard et les femmes, et, sans attendre que l'évêque parlât, dit d'une voix haute :

— Voici. Je m'appelle Jean Valjean. Je suis un galérien. J'ai passé dix-neuf ans au bagne. Je suis libéré depuis quatre jours et en route pour Pontarlier qui est ma destination. Quatre jours que je marche depuis Toulon. Aujourd'hui, j'ai fait douze lieues à pied. Ce soir, en arrivant dans ce pays, j'ai été dans une auberge, on m'a renvoyé à cause de mon passeport jaune que j'avais montré à la mairie. Il avait fallu. J'ai été à une autre auberge. On m'a dit : Va-t-en ! Chez l'un, chez l'autre. Personne n'a voulu de moi. J'ai été à la prison, le guichetier n'a pas ouvert. J'ai été dans la niche d'un chien. Ce chien m'a mordu et m'a chassé, comme s'il avait été un homme. On aurait dit qu'il savait qui j'étais. Je m'en suis allé dans les champs pour coucher à la belle étoile. Il n'y avait pas d'étoile. J'ai pensé qu'il pleuvrait, et qu'il n'y avait pas de bon Dieu pour empêcher de pleuvoir, et je suis rentré dans la ville pour y trouver le renforcement d'une porte. Là, dans la place, j'allais me coucher sur une pierre, une bonne femme m'a montré votre maison et m'a dit : Frappe là. J'ai frappé. Qu'est-ce que c'est ici ? Êtes-vous une auberge ? J'ai de l'argent. Ma masse. Cent neuf francs quinze sous que j'ai gagnés au bagne par mon travail en dix-neuf ans. Je payerai. Qu'est-ce que cela me fait ? J'ai de l'argent. Je suis très fatigué, douze lieues à pied, j'ai bien faim. Voulez-vous que je reste ?

— Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettez un couvert de plus.

L'homme fit trois pas et s'approcha de la lampe qui était sur la table. — Tenez, reprit-il, comme s'il n'avait pas bien compris, ce n'est pas ça. Avez-vous entendu ? Je suis un galérien. Un forçat. Je viens des galères. — Il tira de sa poche une grande feuille de papier jaune qu'il déplia. — Voilà mon passeport. Jaune, comme vous voyez. Cela sert à me faire

chasser de partout où je vais. Voulez-vous lire ? Je sais lire, moi. J'ai appris au bagne. Il y a une école pour ceux qui veulent. Tenez, voilà ce qu'on a mis sur le passeport : « Jean Valjean, forçat libéré, natif de... — cela vous est égal... — Est resté dix-neuf ans au bagne. Cinq ans pour vol avec effraction. Quatorze ans pour avoir tenté de s'évader quatre fois. Cet homme est très dangereux. » — Voilà ! Tout le monde m'a jeté dehors. Voulez-vous me recevoir, vous ? Est-ce une auberge ? Voulez-vous me donner à manger et à coucher ? Avez-vous une écurie ?

— Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettrez des draps blancs au lit de l'alcôve.

Nous avons déjà expliqué de quelle nature était l'obéissance des deux femmes.

Madame Magloire sortit pour exécuter ces ordres.

L'évêque se tourna vers l'homme.

— Monsieur, asseyez-vous et chauffez-vous. Nous allons souper dans un instant, et l'on fera votre lit pendant que vous souperez.

Ici l'homme comprit tout à fait. L'expression de son visage, jusqu'alors sombre et dure, s'empreignit de stupéfaction, de doute, de joie, et devint extraordinaire. Il se mit à balbutier comme un homme fou :

— Vrai ? Quoi ! Vous me gardez ? Vous ne me chassez pas ? Un forçat ! Vous m'appelez *monsieur* ! Vous ne me tutoyez pas ? Va-t-en, chien ! Qu'on me dit toujours. Je croyais bien que vous me chasseriez. Aussi j'avais dit tout de suite qui je suis. Oh ! La brave femme qui m'a enseigné ici ! Je vais souper ! Un lit avec des matelas et des draps ! Comme tout le monde ! Un lit ! il y a dix-neuf ans que je n'ai couché dans un lit ! Vous voulez bien que je ne m'en aille pas ! Vous êtes de dignes gens ! D'ailleurs j'ai de l'argent. Je payerai tout ce qu'on voudra. Vous êtes un brave homme. Vous êtes aubergiste, n'est-ce pas ?

— Je suis, dit l'évêque, un prêtre qui demeure ici.

— Un prêtre ! reprit l'homme. Oh ! Un brave homme de prêtre ! Alors vous ne me demandez pas d'argent ? Le curé, n'est-ce pas ? Le curé de cette grande église ? Tiens ! C'est vrai, que je suis bête ! je n'avais pas vu votre calotte.

Tout en parlant il avait déposé son sac et son bâton dans un coin, puis remis son passeport dans sa poche, et s'était assis. Mademoiselle Baptistine le considérait avec douceur. Il continua :

— Vous êtes humain, monsieur le curé. Vous n'avez pas de mépris. C'est bien bon un bon prêtre. Alors vous n'avez pas besoin que je paye ?

— Non, dit l'évêque, gardez votre argent. Combien avez-vous ? ne m'avez-vous pas dit cent neuf francs ?

— Quinze sous, ajouta l'homme.

— Cent neuf francs quinze sous. Et combien de temps avez-vous mis à gagner cela ?

— Dix-neuf ans.

— Dix-neuf ans !

L'évêque soupira profondément.

L'homme poursuivit : — J'ai encore tout mon argent. Depuis quatre jours je n'ai dépensé que vingt-cinq sous, que j'ai gagnés en aidant à décharger des voitures à Grasse. Puisque vous êtes abbé, je vais vous dire, nous avons un aumônier au bagne. Et puis un jour j'ai vu un évêque. Monseigneur qu'on appelle. C'était l'évêque de la Majore, à Marseille. C'est le curé qui est sur les curés. Vous savez, pardon, je dis mal cela, mais, pour moi, c'est si loin ! — Vous comprenez, nous autres ! — Il a dit la messe au milieu du bagne, sur un autel, il avait une chose pointue, en or, sur la tête. Au grand jour de midi, cela brillait. Nous étions en rang, des trois côtés, avec les canons, mèche allumée, en face de nous. Nous ne voyions pas bien. Il a parlé, mais il était trop au fond, nous n'entendions pas. Voilà ce que c'est qu'un évêque.

Pendant qu'il parlait, l'évêque était allé pousser la porte qui était restée toute grande ouverte.

Madame Magloire rentra. Elle apportait un couvert qu'elle mit sur la table.

— Madame Magloire, dit l'évêque, mettez ce couvert le plus près possible du feu. — Et se tournant vers son hôte :

— Le vent de nuit est dur dans les Alpes. Vous devez avoir froid, monsieur ?

Chaque fois qu'il disait ce mot *monsieur*, avec sa voix doucement grave et de si bonne compagnie, le visage de l'homme s'illuminait. *Monsieur* à un forçat, c'est un verre d'eau à un naufragé de la *Méduse*. L'ignominie a soif de considération.

— Voici, reprit l'évêque, une lampe qui éclaire bien mal.

Madame Magloire comprit, et elle alla chercher sur la cheminée de la chambre à coucher de monseigneur les deux chandeliers d'argent qu'elle posa sur la table tout allumés.

— Monsieur le curé, dit l'homme, vous êtes bon. Vous ne me méprisez pas. Vous me recevez chez vous. Vous allumez vos cierges pour moi. Je ne vous ai pourtant pas caché d'où je viens et que je suis un homme malheureux.

L'évêque, assis près de lui, lui toucha doucement la main. — Vous pouviez ne pas me dire qui vous étiez. Ce n'est pas ici ma maison, c'est la maison de Jésus-Christ. Cette porte ne demande pas à celui qui entre s'il a un nom, mais s'il a une douleur. Vous souffrez, vous avez faim et soif ; soyez le bienvenu. Et ne me remerciez pas, ne me dites pas que je vous reçois chez moi. Personne n'est ici chez soi, excepté celui qui a besoin d'un asile. Je vous le dis à vous qui passez, vous êtes ici chez vous plus que moi-même. Tout ce qui est ici est à vous. Qu'ai-je besoin de savoir votre nom ? D'ailleurs, avant que vous me le disiez, vous en avez un que je savais.

L'homme ouvrit des yeux étonnés.

— Vrai ? Vous saviez comment je m'appelle ?

— Oui, répondit l'évêque, vous vous appelez mon frère.

TEXTE 2

« J'accueille un réfugié chez moi. Il a vécu des choses atroces, cette violence m'a remuée... »

Alors que le nombre de migrants qui traversent la Méditerranée pour rejoindre l'Europe ne cesse d'augmenter, certains Français ont décidé d'agir, afin de les accueillir dans la dignité. C'est le cas de Marie Boissier, qui participe à l'initiative "Welcome", mise en place par JRS France, en tant que famille d'accueil. Depuis un mois, elle partage sa maison avec un jeune réfugié Afghan. Témoignage.

Ces derniers mois, j'ai été particulièrement touchée par les nombreux naufrages de migrants en Méditerranée. À mon sens, les conditions dans lesquelles ils sont accueillis sont humainement inacceptables. Face à cette situation, je me sentais impuissante. C'est pourquoi, avec mon mari, nous avons décidé d'agir à notre petite échelle, en ouvrant la porte de notre maison à un réfugié. Notre but n'est pas seulement de lui offrir un toit, mais de partager notre quotidien avec lui. Nous voulons lui offrir un peu de chaleur humaine.

Nos enfants soutiennent notre démarche

À la maison, une des chambres est inoccupée : nous avons donc eu l'idée de la mettre à disposition d'une personne dans le besoin, mais nous ne savions pas comment procéder. Alors, dès que nous avons entendu parler du réseau "Welcome", qui propose d'héberger un réfugié chez soi pendant quatre à six semaines, nous avons enfin eu l'impression de pouvoir être utiles, à notre niveau. Nous avons donc rencontré la coordinatrice du réseau, qui nous a expliqué le principe de l'accueil. Il s'agit d'offrir l'hospitalité à une personne, des temps d'échanges et un lieu où elle peut se reconstruire après les épreuves terribles liées à la fuite de son pays. Chaque demandeur d'asile accueilli dans le réseau a également un tuteur qu'il rencontre une fois par semaine et qui est en lien avec la famille d'accueil. Le réseau cherche aussi à ce que les demandeurs d'asile trouvent des lieux où prendre des cours gratuits de français. Confortés dans notre souhait et rassurés, nous n'avons pas réfléchi longtemps avant de nous lancer, mais nous voulions tout de même en parler avec nos cinq enfants, âgés de deux à douze ans, avant de nous décider. Avant même qu'on leur demande leur avis, ils nous ont dit qu'ils trouvaient notre démarche super. Du coup, nous n'avons aucune appréhension : nous étions simplement curieux de voir comment la cohabitation allait se passer. Tout s'est fait très naturellement : trois semaines après en avoir discuté, nous avons accueilli notre invité. Il est désormais chez nous depuis un mois et tout se passe pour le mieux.

Le réfugié qui vit chez nous a vécu des choses effroyables

Le jeune Afghan qui s'est installé à la maison a 25 ans et a quitté son pays il y a environ cinq ans à cause des talibans. Là-bas, il a vécu des choses effroyables. Il est arrivé en France il y a à peu près 18 mois et parle désormais très bien notre langue. Depuis, il partage le quotidien de familles comme la nôtre. Nous savons que ce jeune homme a une histoire douloureuse, mais il n'a pas abordé le sujet avec nous. Cela doit être difficile pour lui, nous n'avons donc pas cherché à en savoir plus : l'idée n'est pas de le faire parler à tout prix. Son côté secret ne l'empêche pas d'être d'une infinie gentillesse. Quand il est là, il aime passer du temps avec les enfants et jouer au ballon avec eux. On voit qu'il apprécie leur présence et qu'il s'occupe d'eux de façon tout à fait naturelle. Les enfants l'aiment aussi beaucoup. C'est presque devenu un grand-frère pour eux.

"Je n'arrive pas à dormir. C'est trop dur"

Ce jeune homme est très indépendant et très occupé : j'ai cru comprendre qu'il avait plein d'amis, qu'il souhaitait devenir bénévole à l'Armée du salut, qu'il aidait les migrants qui venaient d'arriver en France et qu'il jouait beaucoup au football. Ca me suffit : je ne veux pas gratter là où ça peut faire mal. Nous abordons donc des sujets assez terre-à-terre, car parler du présent lui permet d'avancer. Parfois, son passé ressurgit. Le jour de son arrivée, il m'a dit quelque chose que je n'oublierai jamais. Avant qu'il aille se coucher, je lui ai demandé à quelle heure il avait l'intention de se lever, pour savoir s'il souhaitait que je lui prépare un petit déjeuner. Ce qu'il m'a répondu m'a profondément émue : "Je ne sais pas, car je n'arrive pas à dormir. C'est trop dur". À travers cette phrase, j'ai ressenti toute la violence qu'il avait vécue et ça m'a remuée. Ce jeune homme vit sous mon toit, il y a donc une proximité physique entre nous et pourtant, nos parcours sont totalement différents. C'est bouleversant.

Nous avons une relation de confiance

J'ai pour habitude de faire assez vite confiance aux gens. Dans cette expérience, il est évident que si l'on commence une relation en étant méfiant, ça ne peut pas marcher ! Concrètement, les règles de vie commune sont mise en place lors de l'accueil de la personne. Il arrive avec son tuteur et on discute des choses importantes pour la vie du foyer, comme les heures de repas, la vie pratique au sein de la maison... Il vit sous notre toit, mais a une chambre indépendante, avec sa propre salle de bain. Il a donc son propre jeu de clés et peut aller et venir quand bon lui semble. Il peut également aller et venir dans la maison même pendant notre absence, mais il ne le fait pas. Je lui ai appris à se servir de la machine à laver, mais il m'arrive quelquefois de lui laver son linge. Pour les repas, il est convié à notre table. L'équipe du projet "Welcome" demande aux familles et aux réfugiés de partager au moins un repas par semaine ensemble. De notre côté, nous lui avons proposé de dîner avec nous tous les soirs, mais comme il est très occupé, il n'est pas toujours à la maison à ce moment de la journée.

L'air de rien, nous nous sommes attachés à lui

Cette cohabitation est une expérience très enrichissante pour nous et si c'était à refaire, nous nous engagerions de nouveau sans hésiter. Je crois que lui aussi est content d'être à la maison. Il ne me l'a pas dit directement, mais s'est confié à son tuteur. D'après lui, il se sent bien chez nous, notamment grâce à la présence des enfants. L'air de rien, nous nous sommes attachés à lui. Nous appréhendons donc un peu son départ, prévu dans deux semaines, mais nous souhaiterions garder contact avec lui. Nous allons donc lui proposer de revenir dîner à la maison de temps en temps, afin de continuer à entretenir les liens.

Quand il quittera la maison, il va aller dans une autre famille d'accueil. Cette aide peut durer neuf mois en tout, mais j'espère qu'il pourra commencer à reconstruire sa vie le plus rapidement possible. Pour cela, il faut que sa demande d'asile aboutisse. C'est tout ce que je lui souhaite. Je souhaite d'ailleurs la même chose à tous les réfugiés qui arrivent en France, car pour l'heure, l'accueil qu'on leur fait est réellement insuffisant.

Document

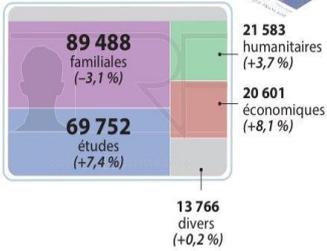
Les migrants en France

Nombre de **titres de séjour** en France délivrés en 2015
(variation par rapport à 2014)

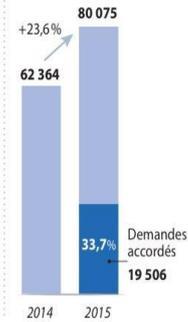
215 220
(+2%)



Répartition selon les raisons



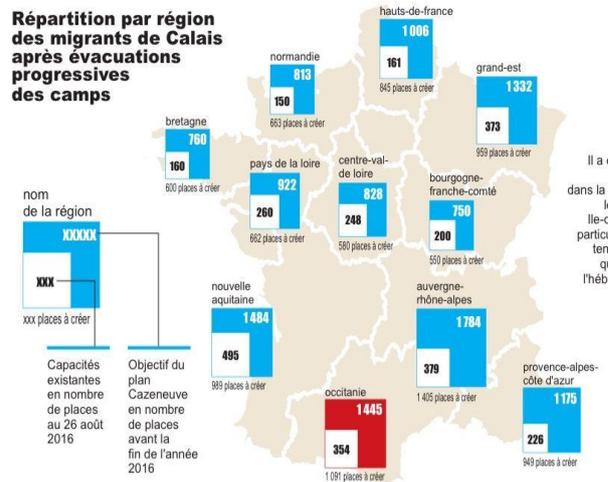
Nombre de **demandes d'asile** déposées



Top 5 des pays d'origine des demandeurs d'asile

- Soudan
- Syrie
- Kosovo
- Bangladesh
- Haïti

Répartition par région des migrants de Calais après évacuations progressives des camps



Il a été décidé d'écarter dans la répartition les régions Ile-de-France, particulièrement tendues sur la question de l'hébergement, et Corse.

Source : ministère de l'Intérieur

DEMARCHE DU PROFESSEUR

1. Lecture silencieuse du texte 1. Quand chaque lecteur a fini sa lecture, il retourne son dossier. Et on en parle en stabilisant ensemble les constituants narratifs (à la manière d'un AQT).
2. Quelques expressions clefs font l'objet d'un échange entre élèves et entre élèves et professeur : « errer cherchant un gîte », « sinistre apparition », « effacement », « je suis un galérien », « il y a une école pour ceux qui veulent », « forçat libéré », « vous êtes de dignes gens ».
3. Puis les élèves sont placés en petits groupes. Ils doivent répondre aux questions suivantes :
 - Dans notre société moderne y a-t-il des « Jean Valjean » ?
 - Qui pourrait affirmer selon vous aujourd'hui : « je suis un galérien » ?
 - Connaissez-vous des gens qui se comportent comme Madame Magloire ou Mgr. Bienvenu ?
4. On propose alors les choix de **l'annexe** pour que chaque élève se positionne face au texte d'Hugo. Là encore on parle de toutes ces propositions.
5. Mise en résonance/ « raisonnance ». Le texte 2 est donné à lire sur la même modalité qu'à l'étape 1. On propose alors les questions suivantes :
 - Que pensez-vous de l'attitude de Marie ?
 - Quels échos trouvez-vous entre le texte de Victor Hugo et le témoignage de Marie ?
 - Quels mots du texte 1 ne pourraient pas se trouver dans le texte 2.
 - Essayez de dire ce qui a changé entre 1862 et 2015 et ce qui n'a pas changé.
6. Qu'est-ce qui est « injuste » dans ces deux exemples ? On renforce ici le mot clef de l'objet d'étude du programme.

ANNEXE

Le texte raconte l'histoire d'un ancien forçat au XIXe siècle.

Victor Hugo, à travers ce texte romanesque, interpelle ses contemporains sur la nécessité d'accueillir l'autre, le « misérable ».

Le texte est une belle leçon encore actuelle sur la tolérance.

Dans ce texte Victor Hugo manipule ses lecteurs pour les faire adhérer à **ses** valeurs et les faire modifier les leurs.

Le texte permet de faire l'apologie de valeurs humanistes et chrétiennes comme la charité, l'hospitalité, l'humanité.

Les Misérables c'est un livre pour les riches.

Le prologue du roman prend ici tout son sens : « tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles ».